

Fanny, autrefois

Lise Vekeman

Number 54-55, Fall 1992

Le dimanche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15062ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vekeman, L. (1992). Fanny, autrefois. *Moebius*, (54-55), 135–137.

FANNY, AUTREFOIS

Lise Vekeman

Sur le parvis de cette église ancienne, je ne ressens rien. Depuis longtemps. Depuis ce dimanche-là. Ni le vent ni les odeurs. Pas plus qu'un quelconque sentiment. Toujours l'absence. Le vide.

Du soleil. Partout. C'est le printemps. Juin, et je cherche Fanny. Elle était si légère dans son vêtement clair. Si vraie dans les baisers volés. Elle prenait tout, comme le font les enfants, d'une façon résolue mais suppliante. Comment l'oublier? Du moindre de ses malaises je mourais un peu. Et ses nuits m'étaient si précieuses! Bonheurs paisibles pour contrer mes insomnies.

Elles, elles portent des robes blanches et longues, démodées. Des voiles recouvrent les têtes. À travers le tulle, des cheveux blonds ou bruns, d'enfants. Elles sont frêles. Des petites filles qui, lentes, avancent dans la nef sombre et froide. Une attitude recueillie dans le maintien du corps. Vaguement affectée. Et dans les regards, une pureté excessive. Mensongère. Gantées de fausse dentelle, les mains enserrent un cierge; flamme vacillante accompagnant des démarches maladroités.

Parmi ces fillettes soumises, je la cherche encore. Elle, ses boucles folles qui encadraient un visage moqueur, ses

sourires indisciplinés et sonores. Fanny, la désobéissante, parfois si docile dans les répliques inventées. Elle qui savait regarder l'envers des choses, lui donnant la consistance du mauve, cette couleur des durées.

Mes certitudes se défont; Fanny ne m'invente plus. Elle m'a laissé, dépourvu et laid, sans avenir, aucun. Et de son regard posé ailleurs, de ce détachement, m'arrive encore la souffrance. En cet instant, demain et après.

En avant, près de l'abside, l'officiant, solennel. Il dirige la cérémonie, en donne le ton emphatique, presque déplacé. Ses gestes posés, mais hiératiques et répétitifs, pareils à ceux des mimes vieillissants, se répandent à côté de lui, aspergeant d'invisibles intentions une assemblée pieuse à outrance.

Fanny n'avait pas cette mesquinerie du geste. Pas ça. Jamais. Ses mains nues dessinaient de larges cercles autour des rêves. Des mains inlassables et douces sur ma nuque. Une caresse, nouvelle, chaque fois dans sa voix. Dans ses contes où, toujours, j'étais le roi. L'unique, le seul qu'elle voulait, elle, ma princesse venue du désir.

Dans ce lieu de pierres mortes, tout semble affligé d'une immuable pesanteur. Images au vernis craquelé, inertes, comme les statues, là-haut, coincées en d'étroites corniches. Et ces bleus des vitraux dilués au châssis clair des fenêtres! Seul l'orgue vibre, emportant les chétives finales d'un chœur en perte de voix.

Ma mémoire a la forme de Fanny. De nos jeux, ensemble. Des siens. Sans cesse elle jouait. Dans ses bras, les nourrissons ressemblaient à de gentilles poupées. Petits corps de porcelaine qu'elle cajolait, consolait. Elle pleurait de leurs larmes, déraisonnable dans ses chagrins. Fanny m'enseignait l'excès, la ferveur des mers et des déserts. Elle me manque; j'ai basculé dans la fadeur des hommes qui ne rêvent plus.

La cérémonie n'en finit pas de finir. Les fronts se signent; les genoux fléchissent en des rituels désuets. Je reste debout, soudain jaloux de ces gens qui croient. Eux, ils espèrent encore; je devrais les admirer, je les hais. Fanny n'est plus là, n'y sera pas tout à l'heure, pas plus que demain. Sa silhouette fragile, nulle part.

Les petites arrivent à la croisée du transept. Là, silencieuses, elles reçoivent un présent. Chacune à son tour. Puis d'une voix aiguë, les communiantes se mettent à psalmodier de lentes mélodies. Une sorte de litanie, monotone, comme récitée.

Les chants de Fanny parfumaient l'air. Les saisons, toutes, les tempêtes surtout. Des musiques éoliennes, pures, gaies. Les passereaux s'arrêtaient, l'écoutaient, ravis et envieux. Moi, je l'aimais. Même lorsqu'elle m'infligeait ses absences, je l'aimais. Seulement ses fugues me brisaient. Innocente, elle marchait. Elle marchait dans la ville, guidée par de subtils repères. Je ne savais pas les voir, et dès son retour je parlais d'imprudences, de folie. Je voulais lui imposer mon ordre. Elle disait mon désordre, affirmant qu'un jour je me perdrais.

Fanny s'est tue, et je me suis égaré.

La senteur de cire envahit l'église, m'étouffe à présent. Je referme derrière moi les battants du portail. Le visage de Fanny me hante, le nom même. Son souvenir m'assassine, et je n'ai que le courage de fuir. Je voulais tant la protéger! N'y suis pas parvenu. Pas à temps. Elle n'a pas vu l'obstacle. C'est arrivé si vite! Bruit sourd; sa chute. Corps fragile au souffle court, de plus en plus court. Gémissements de Fanny, de mon enfant, ma fille.

Je suis mort, autrefois, le même jour que Fanny, ce dimanche des communiantes.